

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.



LA  
**LANTERNE**

VOL. I. MONTREAL, 16 OCTOBRE 1868. No. 5.

J'ai fini par découvrir la signification du mot impie. Le *Nouveau-Monde* s'offre pour deux sous, et personne ne l'achète; la *Lanterne* se vend six sous, et tout le monde la demande.—Donc je suis impie.

Je ne vous demande qu'une chose, messieurs : c'est bien le moins, puisque vous êtes infailibles, que vous soyez conséquents, que vous ne disiez pas un jour une chose, et le lendemain une autre.

Ainsi, lors de mon installation au *Pays*, vous m'avez accablé de compliments, mêlés de sottises injurées, il est vrai ; mais, dans mon petit amour-propre, je n'ai fait attention qu'aux compliments, comme s'ils pouvaient avoir quelque valeur.

Aujourd'hui, vous dites que la *Lanterne* est rédigée sans talent, sans esprit, sans style... etc.

Voyez un peu la différence. Moi, je ne vous ai jamais pris que pour des imbéciles, je vous prends encore pour tels, je vous l'ai toujours dit, je vous le répète, et je mourrai avec cette conviction.

Oh ! vous ne m'en ferez jamais revenir. Mon opinion est basée sur des faits.

Je suis un misérable, un scélérat, c'est entendu, c'est admis de tout le monde, ça été dit vingt mille fois, je ne le conteste pas.

Mais il manquait une chose à mon déshonneur, c'est que le *N.-Monde* parlât de moi.

Vous voulez, sans doute, en mettant sans cesse ma personne en avant, sans discuter mon œuvre, m'entraîner dans la lutte oiseuse et triviale des personnalités.

Non, messieurs. Vous pouvez vous occuper de moi, vous avez vos raisons. Mais je ne saurais, de mon côté, m'occuper de vos piètres personnes.

Je vous combats parce que vous représentez un fait, à défaut d'une idée, parce que vous êtes l'image d'un parti, formé d'ombres, il est vrai, mais existant et saisissable.

Quant à vos individualités, je ne les aperçois même point.

Vous m'avez déclaré la guerre, je vous attendais. Au premier coup que vous avez porté, tout le mon-

de vous ne reconnus, ce premier coup était une lâcheté

Vous avez effrayé un honnête homme, un brave li-  
braire qui croyait dépendre de vous; et il n'a plus osé  
vendre la *Lanterne*.

C'est là le coup: mais le contre-coup, le voici: Pour  
un dépôt qui m'est enlevé, j'en aurai dix.

Vous avez cru empêcher la vente, elle va être tri-  
plée. Constatez vous-mêmes, vous qui croyez tenir tout  
dans cette ville enchaînée. On vous échappe; la réac-  
tion du progrès se prépare, s'agite, et monte, et vous ne  
la voyez pas!

\* \*

Vous vous êtes dit que je serais écrasé. Beaucoup  
ont jeté un regard sur moi qu'ils croyaient seul devant  
la noire puissance.

Mais j'avais avec moi la jeunesse, cette jeunesse qui  
depuis dix ans est muette, enserrée, bâillonnée. J'ai  
remué ses entrailles et fait vibrer son cœur.

Vous croyez la tenir, et elle me crie: "En avant",  
et ses chaudes poignées de mains me disent qu'elle a-  
pire à la liberté; si elle n'est pas encore prête à com-  
battre pour elle.

Venez, venez, avec vos obscures phalanges, dresser  
l'obstacle devant la *Lanterne*. Nous le culbuterons.

Vous avez avec vous les bourreaux de la pensée,  
nous en avons les soldats.

Vous avez formé depuis un quart de siècle la ligue  
de l'asservissement; nous formons celle de l'affranchis-  
sment.

J'ai des recrues partout, et vous l'ignorez. Oui,  
partout des recrues, parmi ceux qui portent encore leurs  
fers, comme parmi ceux qui les ont brisés.

Vous avez beau dire que la *Lanterne* est une œuvre  
de protestants, de *Suisses*, comme vous les appelez. Non,  
ce n'est pas une œuvre de protestans.

C'est l'œuvre des hommes libres, et de tous ceux qui veulent l'être.

Allons ! place aux hommes libres.

C'est nous maintenant qui allons être.

Quant à vous, vous avez été.

\* \*

Vos jongleries religieuses, votre pieux charlatanisme, sablonneux édifice d'impostures, n'aveuglent plus que les vieilles femmes.

Le peuple, longtemps pâture, redevient homme. Le bandeau tombe, ou ne couvre plus que des yeux depuis longtemps affaiblis.

Il ne fallait plus qu'un drapeau. Eh bien ! je le prends en main. Pleuvez sur moi, malédictions, calomnies, infamies, injures.

Je souris voluptueusement à l'outrage, et je vous nargue. . . . troupeau !

\* \*

Je lis dans la dernière *Lanterne* d'Henri Rochefort :

“ Le bureau de bienfaisance du sixième arrondissement ayant besoin d'un médecin, avait placé le premier sur la liste, le docteur Emile Allix.

“ Sur ces entrefaites, le ministre de l'Intérieur ayant appris que le jeune et savant docteur était appelé par Victor Hugo lui-même à donner ses soins à Mme. Victor Hugo, dans sa dernière maladie, a écarté M. Allix pour choisir le candidat placé en seconde ligne.

“ Vous rendez-vous un compte bien exact de la satisfaction que doit éprouver un malade à qui on vient tenir ce langage.

“ Vous souffrez d'une maladie de foie qui vous emportera d'ici à un temps prochain. Nous pouvions vous envoyer un docteur qui seul parviendrait à vous sauver, mais comme il est républicain et qu'il se permet d'aller donner ses soins aux exilés, nous allons le remplacer par un autre, entre les mains de qui vous passerez, très-probablement, mais qui a l'avantage d'être bonapartiste. J'espère que nous sommes gentils pour vous.”

C'est absolument là le langage que tient notre clergé dans les élections.

Voulez-vous être ruinés, dit-il, mais sauver votre âme, voici M. X. — qui est un idiot, mais qui se présente devant vous tout exprès pour faire votre salut. Si vous élisez M. D. — il parlera contre les fortifications de Lévis, et vous serez damnés à tout jamais.

Le premier devoir d'un homme politique, dès qu'il entre dans l'Assemblée Législative, c'est de dire le chapelet, ensuite de ne rien dire, et en dernier lieu de toucher \$600 pour le rachat des péchés de ses constituans.

Il y a des députés qui ont le double mandat. C'est pour qu'ils ouvrent les portes du ciel à double battant.

Je me suis toujours demandé pourquoi nous avons des élections en Canada. C'est la chose la plus inutile et la plus embarrassante au monde.

Tout candidat qui veut briguer les suffrages n'a qu'à se présenter chez son curé, et lui annoncer sa détermination de sauver les âmes de toute la paroisse, ce qu'il peut exprimer par cette formule :

“ Je jure de voter contre toute loi qui tendrait à l'abolition de la dîme ;

Je jure de voter contre toute loi qui empêcherait d'hériter les corporations religieuses ;

Je jure de voter contre toute loi qui enlèverait au clergé une parcelle du monopole de l'éducation ;

Je jure de voter contre toute loi qui bannirait le fanatisme des écoles en les rendant libres ; . . . etc. . . .”

Cette formule peut être variée suivant les circonstances. L'essentiel est qu'on atteigne le but, qui est la sanctification des comtés par l'enrichissement des corps religieux.

\* \*

La *Minerve* disait l'autre jour que la reine d'Espagne avait perdu son trône, parce qu'il lui manquait un homme. Il paraît qu'elle l'a perdu au contraire, parce qu'elle en avait un.

Voici ce qu'on écrit de St. Sébastien (Espagne) où la reine s'était retirée pendant les premiers jours de l'insurrection.

«Dimanche soir, une dépêche du général Concha disait : «Votre Majesté peut venir, *mais sans son intendant.*»

«La reine ne voulut consentir, en aucune façon, à se séparer de M. Marfori. Ce fut en vain que ses amis les plus dévoués, — et ils sont rares — la supplièrent de consentir à cette séparation : «Mais vous risquez votre couronne, lui disait-on. — Que m'importe? — Mais songez à vos enfants! — Advienne que pourra!»

Je supprime la fin de cette dernière réponse à propos des enfants ; elle vous paraîtrait invraisemblable ; mais on l'a recueillie, et certainement l'histoire la reproduira très prochainement, quand elle dira les causes de la chute d'Isabelle II.»

Je me rappelle à ce propos l'immense éclat de rire que poussa l'Espagne entière, quand, il y a un an, elle lut le bref pontifical annonçant au monde entier que Pie IX envoyait la *rose d'or* à Isabelle, en récompense de «*ses vertus et de la pureté de ses mœurs.*»

«Si le pape n'était pas infallible, j'oserais dire que cette *rose d'or* se trompait d'adresse. Mais je passerais pour un athée.

J'aime mieux dire qu'elle était méritée, mentir, et passer pour un saint homme.

Je frémis en songeant à la hauteur d'arrogance et d'absolutisme effréné auxquels peut atteindre l'homme envers qui toute la presse inépte rivalise de servilité et de dégradante adulation.

La lettre suivante en fera foi. Elle est un peu ancienne ; mais cela est indifférent. Depuis, cette arrogance n'a fait que croître et embellir.

C'est l'évêque de Montréal qui écrit au docteur B. . . professeur à l'école de médecine canadienne ;

Montréal 31 juillet 1861.

MONSIEUR, — Je suis profondément affligé en voyant l'attitude que prend votre faculté de médecine vis-à-vis de la religion. Elle n'ignore pas sans doute que l'Institut Canadien soit en flagrante désobéissance à l'église qui condamne ses principes comme irréligieux, et sa bibliothèque comme impie et immo-

rale. Cependant votre faculté recoit dans son sein, et même met à sa tête des membres de cette institution dont l'autorité ecclésiastique a signalé aux catholiques de ce diocèse les dangers pour leur foi et leurs mœurs. Par ce procédé que je ne puis m'expliquer, votre faculté me force de lui retirer la protection que je lui avais donnée de si bon cœur en lui donnant entrée dans nos institutions religieuses où elle n'aurait jamais, je pense, mis le pied sans mon intervention.

Mon intention était de ne pas m'arrêter en si beau chemin et je méditais quelque chose de mieux encore pour donner à votre institution une importance encore plus grande. Mais après cet acte de mépris de l'autorité divine dont je suis dépositaire, je me vois réduit à la pénible nécessité de rétracter ce que j'ai pu faire pour lui concilier la confiance publique.

Il n'y a vraiment plus moyen pour le clergé de recommander aux élèves sur lesquels il put avoir quelque influence, de fréquenter vos cours, et dans ce cas votre faculté se trouve dans une position d'autant plus fautive, que l'Université Laval qui offre toute les garanties possibles pour la foi et les mœurs de ses étudiants, est à notre portée, et qu'il est facile d'y faire arriver nos jeunes gens qui se distinguent le plus par leurs talents et leur bonne conduite.

Je regrette beaucoup de me trouver dans la nécessité d'accomplir un devoir rigoureux, et ce serait, n'en doutez pas, un vrai bonheur pour moi si les raisons qui m'empêchent d'être, comme par le passé, tout dévoué à votre institution, disparaissaient.

Je suis très véritablement,  
 Votre très humble serviteur  
 † Ig. EVEQUE DE MONTRÉAL.

Cette façon de mêler l'autorité religieuse aux choses purement de science, donne lieu, en dehors d'épouvantables abus, aux plus drôlatiques épisodes.

Un de mes amis avait fait, il y a quelques années, un petit traité de chimie agricole; il l'expédie dans les campagnes, le curé vient à passer, examine le livre; "Comment! s'écrie-t-il, en le rejetant, il n'y a pas un mot de la Ste. Vierge dans tout cela, renvoyez, renvoyez vite ce livre, il ne peut que perdre les enfants."

Mais voici un exemple plus frappant.  
 C'est une histoire assez récente, une expérience cruelle dont la victime, jeune hélas! vit la Parque inflexible couper les tendres fils de son existence printanière.

Tel on voit le blanc nénuphar balancé mollement sur le miroir des flots par une brise attiédie, ainsi son oeil presque éteint flottait vaguement sur les profonds abîmes de l'empire de Caron, et l'ange de la mort, planant avec ses blanches ailes sur sa couche douloureuse. . . . . ceci est pour dire que l'évêque de Montréal, Ignace par la grâce de Dieu, ce digne prélat qui a tant fait pour la gloire de St. Pacifique, avait décidé, après une de ces inspirations que lui envoie souvent le St. Esprit, que dans le cas d'accouchement difficile, s'il fallait sacrifier ou la mère ou l'enfant, on devait sans hésiter sacrifier la mère, afin que l'enfant pût recevoir le baptême. Cette théorie, ou plutôt ce dogme, car une très-antique tradition canadienne à établi que tout ce que dit un évêque, un prêtre, un diacre, un sous-diacre, ou le moindre ecclésiastique, est parole divine, ce dogme, dis-je, créa une espèce de stupéfaction parmi les medecins qui n'étudiaient pas la thérapeuthique dans les mandements.

Or, un jour, les docteurs T. . . . P. . . . et C. . . . sont appelés dans un hospice où mourait une jeune fille, en grand travail, disait-on, mais sans que rien parût encore. "Labor omnia vincit" a dit le poète; mais celui-là était un païen; il n'a donc rien à faire dans mon récit. Le docteur T. . . . voulait employer le système ignatien; les docteurs, P. . . . et C. . . . hésitaient, s'opposaient. Au beau milieu de la dispute, un profond soupir se fait entendre, une main tombe inanimée. . . . la jeune fille venait de mourir sans l'aide des medecins, pour rendre hommage au nouveau dogme. Grande victoire pour l'église! Dieu lui même intervenait et se manifestait clairement. Il n'y avait plus qu'à extraire l'enfant. L'opération césarienne sur un cadavre était la plus facile des choses. Pas un instant à perdre; l'enfant, dans le sein glacé de sa mère, trouverait vite un tombeau! . . . . L'opération commence; mais à peine l'instrument a-t-il entr'ouvert les cloisons fatales qui emprisonnent la vie, qu'un sang noir mêlé d'un pus abondant jaillit tout-à-coup. Le flot coule, inondant le lit de mort de ses teintes viola-

cées ; les docteurs ébahis se regardent ; petit-à-petit disparaît cette rondeur accusatrice, objet de tant de disputes, cause de tant de souffrances. Le flot cesse, et ces mêmes entrailles qui, tout-à-l'heure, semblaient contenir une existence vigoureuse, maintenant abaissées, molles, distendues, ressemblent à une joue après une fluxion.

Qu'était-ce donc ? ô merveille, un abcès ! un abcès énorme venait de crever dans les flancs de la morte. C'était là l'enfant qui avait hérissé d'arguments trois illustres Hippocrates, dont l'un voulait procéder avec les *canons* évangéliques, et les deux autres seulement avec le forceps. Mais comme pour témoigner de la vaine sagesse des hommes, et des crimes que peut engendrer une fausse interprétation des dogmes, la nature, se mêlant de la partie, avait soudain tranché la question.

Mais en sera-t-il toujours ainsi ; et pourra-t-on chaque fois se procurer des abcès sur commande ?

Je lis, dans un journal de Paris, quelque chose de presque aussi fort que le *daigné* de la *Minerve*.

Le senor Ignacio Berriz, gouverneur de la province de Madrid, annonça la mise en état de siège de toute l'Espagne. En effet, la proclamation de l'aimable gouverneur porte que « S. M. la reine (que Dieu garde !) a *daigné* déclarer en état de siège toutes les provinces de la monarchie. » Le senor Ignacio Berriz nous apprendra peut-être que S. M. la reine [que Dieu garde !] a *daigné* signer l'ordre de faire fusiller un certain nombre de ses sujets, ou bien qu'elle a *daigné* quitter l'Espagne, cette Espagne criminelle qui, en fait de gouvernement, rêve quelque chose de supérieur encore à celui des Bourbons.

Dans tous les cas, il est hors de doute que Sa Majesté [que Dieu garde !], imitant l'exemple de sa digne mère la reine Christine [que Dieu garde aussi !] a *daigné* songer à l'avenir en ne dédaignant pas d'envoyer à l'étranger, et depuis quelque temps déjà, un certain nombre de millions grapillés autour de sa couronne. On ne sait pas ce qui peut arriver, et il faut s'attendre à tout de la part du peuple très-fidèle d'Espagne envers Sa Majesté très-catholique que Dieu a gardée médiocrement ces jours derniers.

Je veux vous régaler d'une trouvaille, chers lecteurs. Il y a longtemps que je me promets de vous récompenser de votre patience à me lire; vous allez l'être au-delà de toutes vos espérances; et vous serez tenus de me lire encore un mois, sans me rien demander de plus que ma prose.

La pièce qui suit m'est envoyée directement de France. C'est l'explication d'une carte de géographie allégorique, copiée récemment par les élèves des religieuses du St. Sacrement de Bernay, en Normandie.

*Presqu'île de la Perfection.*

“ La presqu'île de la Perfection est située à l'est du continent du Monde, auquel elle est jointe par l'isthme de la charité bienfaisante. Elle est baignée au nord et à l'est par le vaste océan de l'Amour divin et au sud par la mer du *Mépris de soi-même*. On trouve le cap de la Persévérance à la pointe méridionale; au nord celui de la *sainte-Défiance*, et au nord-est celui de la *Mortification*.

Les principaux fleuves sont 1o celui des Divines Consolations, qui prend sa source au pied du mont de la Générosité, arrose la cité du Bonheur, et se jette dans l'Amour divin; 2o le fleuve de la Paix qui sort des monts de l'*abandon à la volonté de Dieu*, et se jette dans la mer du *Mépris de soi-même*.

L'abord de ces lieux serait inaccessible si les voyageurs, après avoir côtoyé les rochers escarpés de la Crainte, des Troubles, des Scrupules, et des Retours sur soi-même, ne trouvaient enfin le golfe de la Confiance; et ne jetaient l'ancre au port de l'Amour divin. Le commerce est très florissant; on exporte dans le continent voisin, le zèle du salut des âmes, la compassion, l'amour du prochain, le pardon des injures, et l'on reçoit en échange les solitudes et les croix dont les habitants savent tirer *un grand prix* ou plutôt un grand parti.

Le sol est très fertile et produit toutes les vertus. Après vingt-deux ans, le parfait modèle de la douceur, saint François de Sales se rendit maître de ce pays.

Par ses soins, la charité, et ses deux premiers ministres, le calme intérieur et l'humilité, établirent leur résidence dans la nouvelle ville, située sur la sainte colline de l'*Abnégation*. Elle renferme plusieurs académies, deux surtout sont remarquables. L'une est instituée pour propager les hautes sciences de savoir se vaincre, aimer Dieu, et connaître le *néant du monde*; dans l'autre se cultivent les sciences qui traitent le vrai bonheur et les merveilles de la création. On y joint l'étude agréable de la sagesse, de la *politesse*, du discernement, et l'art si essentiel d'éviter les naufrages.

C'est ainsi qu'en France, au XIX<sup>e</sup> siècle, on instruit les jeunes filles.

Et les Ultramontains réclameront encore le monopole de l'enseignement.

Des jeunes enfants que les parents ont la naïveté de leur confier pour en faire des femmes capables de remplir dignement leurs devoirs d'épouses et de mères, ils s'efforcent de faire des idiots.

Cela s'appelle *élever les enfants sur les genoux l'église* ! !

Mon Dieu ! délivrez-moi de la paternité !

Abonnés de la *Lanterne*, mes amis, je suis illustre, illustrior, illustrissime, absolument comme l'évêque de St. Hyacinthe, mais sans qu'il m'en coûte aussi cher.

Mardi matin, j'arrivais tout innocemment dans Québec — soit dit en passant, j'avais fait le voyage avec le capitaine Labelle. Le capitaine Labelle est un de mes amis, je dis cela pour le compromettre. Depuis longtemps il a l'habitude d'accabler tout le monde de politesses à son bord, et moi comme les autres, je me venge ; on a des amis, c'est pour leur faire tort. Donc, je me rendais innocemment à Québec, cette anti-que cité si pleine de souvenirs et si vide d'espérances.

Je foulais son sol vierge de macadam, et je cherchais ses trottoirs qui sont aussi des souvenirs. Au dessus de ma tête, les toits des maisons couverts de

mousse se penchaient comme pour mesurer la distance qui les séparait du pavé. Les commères, installées déjà sur le devant des boutiques, arrêtaient les passants incertains, et gourmandaient leur laitier. On voyait à l'horizon cahoter une calèche au milieu des rochers disposés jadis pour faire des barricades contre les Américains; le ciel était serein, et les bons habitants de même.

A peine venais-je de gravir l'escalier de la haute ville, et à me rendre compte par anticipation des sentiments qu'on éprouve dans le troisième ciel; qu'un groupe de jeunes gens débouchant dans la côte de la montagne fond sur moi dès qu'il m'eût aperçu, m'entoure, m'arrête, et semble vouloir m'enlever.

“ Buies, comment, c'est toi, Buies, toi ici! Mais tu vas te faire brûler, mon ami. Tu n'as donc pas vu la dépêche?? ”

Et l'un deux, tirant de sa poche le *Chronicle* de Québec, me lit cette terrible dépêche qui venait d'être expédiée de Montréal, et que je traduis pour vous, lecteurs, en attendant que vous sachiez l'anglais.

“ Une forte pression est exercée sur la *Lanterne*, journal satirique français, afin de l'étouffer le plus tôt possible. Sa lumière est trop vive pour plaire à certaines autorités ecclésiastiques qui désirent la voir supprimer. Quelques douze cents exemplaires de la *Lanterne* circulent chaque semaine parmi les canadiens-français.”

Un autre, prenant l'*Evènement*, me met sous le nez cette nouvelle à sensation.

“ Les autorités ecclésiastiques demandent la suppression de la *Lanterne*.”

Jugez du choc. Je reste ébahi. Mes amis s'empressent autour de moi, me contemplant, et restent suspendus à la première parole qui va sortir de ma bouche; car il était évident que j'étais illustre, illustre sans avoir été ni brûlé ni pendu.

Quels progrès depuis cent ans! aujourd'hui on peut être illustre en dehors de l'église, et vivre!

C'est même tout le contraire de ce que c'était; au bienheureux temps des bûchers et des auto-da-fé.

Nous sommes dans une honteuse décadence. Je publie un journal abominable, on s'empresse autour de moi, on me félicite. L'évêque de St. Hyacinthe, le jour même qu'il est proclamé *illusterrissime*, est obligé de quitter son siège.

Il se sera dit sans doute " *que sert à l'homme de gagner ses procès s'il vient à perdre son âme?*"

Il a préféré ne pas les gagner, se sauver *corps et âme* à Belœil, laissant derrière lui ses nombreuses créances contre la famille Dessauls, et vivre dans une retraite modeste, de l'avis de son confrère, l'évêque de Montréal, qui a \$40,000 de revenus.

Je vis une chose dans Québec qui vaut mieux que toutes les améliorations de Montréal.

L'ancienne prison qui était au centre même de la ville, est convertie en un collège. Ce collège porte le nom de collège Morin, du nom de son bienfaiteur, le docteur Morin, un Anglais mort il y a quelques années en léguant huit mille dollars pour fonder une maison d'éducation.

J'ai visité dans tous ses coins et recoins ce nouveau collège éclos des cellules et des cachots. Aucun édifice, grâce aux transformations qui ont été faites, n'est plus complet, mieux distribué, plus propre à faire un collège. Il y a des salles d'exercices, chambres de bains, gymnase, classes spéciales de chimie, de métallurgie, de géologie... etc.; de spacieux corridors où l'air joue en liberté, des appartements qui éclaire une lumière prodigieuse et joyeuse. Tout cela est frais et jeune; et cependant c'est avec les murs décrépits d'une vieille prison, avec ses planchers chancelants, avec ses cachots humides, ses plafonds vermoulus, que tout cela a été fait!

Il m'est venu une réflexion amère. Nos prisons sont trop petites pour le nombre des détenus. Elles ne le seraient pas trop peut-être, converties en collèges, pour des écoliers.

Un jour viendra sans doute où toutes les prisons seront changées en collèges. C'est lorsque l'instruction, cette grande moralisatrice, aura banni l'ignorance et la misère qui sont la cause de tous les crimes.

Il faut pour cela que l'instruction soit libre, qu'elle soit dirigée par des hommes qui veulent faire d'autres hommes, et non par une caste ambitieuse qui ne cherche qu'à faire des esclaves afin de leur commander.

Les dernières nouvelles d'Espagne annoncent que la JUNTE provisoire a saisi les propriétés des Jésuites, et banni leur ordre.

Allons, pauvre Espagne! te voilà atteinte du même mal qui a sauvé la France, et qui menace de sauver prochainement le Mexique.

Il n'y aura plus bientôt que le Canada où l'on pourra faire son salut, en payant pour

LA PARISIENNE

Je viens de voir passer, au boulevard Malesherbes, un élégant petit panier qui soulevait un nuage de poussière.

Dans ce panier, dans ce nuage, j'ai entrevu un être étrange qui demanderait à être expertisé avec soin pour qu'il fût possible de lui assigner un sexe. Mieux réussi qu'un homme, moins charmant qu'une femme, cet androgyne est généralement connu sous le nom de "*la Parisienne*."

Il y a beaucoup de variétés, et ce n'est pas sans risques qu'on peut les étudier à fond.

Il y a *la Parisienne de Paris*, c'est l'espèce la plus rare, et *la Parisienne qui n'est pas d'ici*. L'Amérique nous envoie beaucoup de Parisiennes. La Prusse n'en compte presque pas. (La tartine de Lolotte n'est pas encore entièrement beurrée.) A l'Autriche, à la Russie revient l'honneur de nous avoir fourni le type le plus accentué de la Parisienne.

La Parisienne est anthropophage, argentivore, omnivore. Grâce au docteur Evens, ses petites dents croquent les diamants aussi bien que les pommes. Dieu sait si son verger céleste est ravagé par ce rongeur.

Ce petit être décolleté jusqu'aux hanches (exclusivement), au torse mamelonné, à la taille souple, aux pieds mignons, aux mains microscopiques, ce chérubin endiable, aux longs cheveux bouchonnés, aux yeux fauves, ne peut pas être mâle.

Cependant,

Cette créature gantée de peau de chien, bottée ni plus ni moins que le chat de Perrault, qui vient de passer sous mes fenêtres, conduisant de main de maître l'alezan attelé à son panier ; ce démon divin qui fume sa cigarette en attendant mieux ; qui porte le paletot, la canne, le chapeau d'homme ; qui chasse, croquette, canote, et trotte seule d'un bout à l'autre de l'univers, n'est pourtant pas une femme.

Qu'est-ce donc ?

C'est la Parisienne, ni homme, ni femme, ni Auvergnat ; la compagne dégénérée de notre dégénération, qui méprise l'homme et en fait néanmoins une abondante consommation ; qui nous détrouse de toutes les façons, faisant main-basse sur tous nos privilèges, absorbant notre vie à son profit, ne voyant en nous qu'un outil propre à satisfaire ses caprices, un mulet semblable à l'âne du conte, qu'on étrille à tour de bras pour lui faire suer de l'or. C'est la Parisienne, épouse de raccroc, mère d'occasion, pour laquelle un baby est un prétexte à chiffons qui fait assez bien sur la banquette de devant dans une calèche, entre un bouquet et quelque avorton chassieux de la race canine. C'est la Parisienne qui, en manière de passe-temps, a accepté la lutte avec les drôlesses ; qui se noie et nous noie avec elle dans le velours, la soie, la gaze et la tarlatane, qui envie tel ou tel bijou que portent Mlles Casse-Noisette ou Peau de Pêche. C'est la Parisienne plus dissolvante que l'*alchaest* de Paracelse, plus lymphatique qu'une marmotte, et plus dépravée qu'une Faustine, plus énergique que Brutus en fait de futilités, plus faible que son maigre cerveau

s'il s'agit de choses graves, plus charmante que l'Armide et plus fausse que ses cheveux.

Heureusement, il y a encore des Françaises qui, nées ou non à Paris, n'ont rien de la Parisienne; des Françaises bonnes, respectables, charmantes, modestes, qu'on est fier d'avoir pour mère, pour sœur ou pour épouse, des Françaises élégantes sans extravagance, adorables sans le faire exprès, fines sans coquinerie, amantes sans dévergondage, épouses respectées qui honorent la maison, mères sacrées, dévouées sans réserve aux chers petiots qu'elles ont mis au monde, filles respectueuses, modèles adorables, chastes rêveuses, qu'on aime avec vénération... Il n'y en a pas trop, mais enfin il y en a.

(Le Gaulois.)